

Comparaison

de l'ode de J. B. Rousseau sur la bataille de Péterwaradin et de la *Vième Orientale* de Victor Hugo sur Navarin.

La poésie lyrique en France, qui, éveillée sous le ciel clément du midi à l'aide du souffle et des infiltrations de la poésie orientale en Espagne, avait été portée bientôt à un degré admirable par les troubadours, paraissait aller s'endormir déjà au XIII^e siècle. Mais les arts, bannis de la Grèce par Mahomet II, réfugiés en Italie au XV^e siècle, attirés aussi en France sous le règne de François I, ne manquèrent d'exercer la plus grande influence non seulement sur la langue française, qui sortit alors presque entièrement de la barbarie, mais encore sur la poésie, soit dramatique, soit lyrique. „C'est ainsi, comme dit le président Hénault, qu'il fut deux fois le sort de la Grèce, d'instruire et d'embellir l'Occident.“

Il faut avouer, que ce n'est guère qu'au XVII^e siècle, qu'on tira en France dans une littérature tout à fait brillante les véritables fruits de la fusion harmonieuse des idées modernes avec les débris immortels de la civilisation antique.

Pourtant nous rencontrons plus tôt des poètes lyriques, tels que Marot, Ronsard, Régnier, Malherbe qui, malgré l'infusion extravagante des mots et des images empruntés aux langues antiques, planaient la voie de la réforme littéraire et annonçaient déjà l'avènement de la langue noble, à laquelle tendaient leurs efforts. Parmi les poètes du siècle de la Renaissance, c'est surtout Malherbe, qui, heureux enfant de l'instinct public, inventa ce qui manquait jusqu'alors, l'ordre et le vrai goût. Grâce à lui, le style lyrique fut trouvé enfin avec ce rythme harmonieux, que l'oreille reconnaît comme le rythme naturel de la langue française. Enfin c'est lui, qui, quoique moins fécond en composition qu'il ne l'est en critique, a écrit le premier des odes, dignes de ce nom.

Le siècle, que nous venons de citer, et le XVII^e siècle sont bien importants à différents points de vue.

L'un prépare la langue et l'autre la forme, l'un élabore la littérature, l'autre la perfectionne, l'un ouvre la route, l'autre la parcourt jusqu'aux limites, où s'arrêtent le bon, le vrai et le beau. Enfin à partir de 1660 l'histoire de la littérature française nous offre des hommes de génie, qui ont porté tous les genres de la poésie au point de perfection et ce qui nous frappe le plus c'est, que chaque genre semble se personnifier dans un nom: la tragédie dans Racine, la comédie dans Molière, la fable dans La Fontaine, l'éloquence chrétienne dans Bossuet et Fénelon etc. etc. „L'esprit français, dit Nisard, est un arbre majestueux, qui jette toutes ses branches à la fois et presque en même temps.“

Cependant, chose singulière! le genre lyrique de ce grand siècle, la poésie proprement dite, celle, qui avait conservé les formes consacrées de la versification, n'a produit presque rien d'original.

A omettre les sublimes parties lyriques de J. Racine dans les choeurs d'Esther et d'Athalie, ce n'est qu'après que les grands écrivains ont disparu, que commença de briller J. B. Rousseau, le grand lyrique français, comme on l'a appelé long temps.

En effet, je ne saurais, par quelle raison plusieurs critiques modernes ont cru devoir ramasser tout ce qu'il y a de reproches, pour en accabler la gloire poétique de J. B. Rousseau. Car à quoi bon, ce me semble, anéantir tout à fait les mérites d'un poète qui avait l'honneur d'être dans un espace de plus d'un siècle presque le seul, qui ait laissé des odes, dignes du siècle d'or.

On ne peut s'étonner de ce que la littérature française du XVIII^e siècle, si fécond ailleurs en oeuvres de philosophie, est plus stérile encore en poésie lyrique, qu'elle n'a été au siècle de Louis XIV. Car comment se peut-il, que les chants touchants et élevés de la lyre s'accommodent à des oeuvres, pleines de doctrines d'irrégion et d'immoralités!

Pendant tout le cours violent de la révolution, plus ou moins amenée ou préparée par les funestes doctrines de ces écrivains philosophes, l'art se tut; il était comme a bîmé et anéanti en présence des événements incomparables, qui consternaient ou emportaient les esprits. Pourtant il était impossible, que le contre-coup de cette ruine sociale ne retentît pas tôt ou tard dans la poésie, que celle-ci n'accomplît pas sa révolution à son tour. Mais ce n'est qu'après la chute de l'empire, qu'on voit éclore une poésie nouvelle, qui, à parler avec Démogeot, se manifesta en littérature dans

„le culte universel du beau, sans égards pour les usages et les modèles du passé“
c'est à dire dans l'école romantique.

Sans vouloir examiner ici les vertus et les erreurs de cette école, il suffit à notre but de dire, qu'en sortirent des athlètes ardents et généreux, qui rouvrirent l'arène lyrique, vide depuis si longtemps et dont les succès brillants ne manquèrent pas de ramener les poètes lyriques du passé sur la scène littéraire, pour les faire obscurcir en comparaison avec ces héros modernes du lyrisme.

Parmi les poètes illustres de cette époque c'est surtout Victor Hugo, dont la muse lyrique a produit des odes et des ballades, qui furent accueillies avec le plus grand enthousiasme.

De là l'amertume blessante dont entre autres M. St. Beuve, critique ailleurs de premier ordre, a accablé J. B. Rousseau, génie lyrique jusqu'alors porté au plus haut degré d'estimation.

A cause de cela et de ce qu'il y a en vérité bien des points de vue, à l'égard desquels on puisse mettre en comparaison les odes de J. B. Rousseau et de Victor Hugo, nous ne doutons pas, que ce ne soit un essai bien profitable, que d'en choisir deux, qui nous fourniront quantité de termes de comparaison.

Ce sont l'ode de J. B. Rousseau sur la bataille de Péterwaradin et la ^{VI}^{ème} Orientale de Victor Hugo sur la bataille de Navarin.

En réfléchissant sur la méthode d'examiner la valeur de ses deux odes, il m'a paru, que je ferai bien de diviser cette recherche en deux grandes parties, sous lesquelles se rangeront les détails de notre appréciation: ceux qui se rapportent au sujet et ceux qui se rapportent à la forme.

C'est du sujet de l'ode de J. B. Rousseau sur la bataille de Péterwaradin, que nous allons parler d'abord.

Il n'y a presque personne, qui ne sache, quels efforts ont fait les Turcs depuis la prise de Constantinople en 1453 pour envahir et conquérir la Hongrie et l'Autriche. Après avoir été repoussés toujours de ces pays chrétiens par les Allemands au ^{XVI}^{ème} et ^{XVII}^{ème} siècle, ils furent forcés par les victoires glorieuses du prince Eugène d'accepter la paix de Carlowitz. Mais les Turcs perfides rompèrent la paix déjà en 1714 sous des prétextes assez frivoles et ils franchirent les frontières. Mais Eugène prouva de nouveau son génie militaire d'une manière éclatante, en remportant sur les ennemis bien supérieurs en nombre la plus grande victoire, que la chrétienté eût gagnée sur eux jusqu'alors. C'est cette bataille de Péterwaradin, dont l'importance universelle a fait naître en J. B. Rousseau l'idée de célébrer le succès heureux des Allemands chrétiens contre les Turcs infidèles. Quoiqu'on puisse dire, que toute autre victoire remportée par les chrétiens sur les infidèles avait pu fournir au poète l'objet d'une ode héroïque, il faut avouer, que cette même victoire de Péterwaradin était d'une si grande portée, non seulement pour l'Allemagne, mais encore pour toute la chrétienté, que ce sujet devait inspirer au poète les sentiments les plus grands et les plus sublimes. Examinons, comme le poète a répondu à la grandeur de son sujet.

Le poète entre dans son sujet dès les premiers vers et débute par une comparaison, qui sert à l'annoncer.

Ainsi le glaive fidèle
Du l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle etc.

Cette comparaison est admirable, Rousseau excelle dans cette partie: ni préparation ni détours, il est tout de suite sur le champ de bataille et cette vivacité brusque est parfaitement analogue au sujet.

C'est le même début, que nous trouvons employé avec la même grâce dans l'ode du poète allemand „Klopstock“:

„An mein Vaterland“.
So schweigt der Jüngling lange,
Dem wenige Lenze verfloßen
Und der etc. etc.
So schwieg auch ich. etc. etc.

Après avoir dépeint dans les strophes suivantes la terreur, que les grandes armées des Turcs devaient donner aux Allemands et après avoir stigmatisé la perfidie et l'insolence des infidèles, Rousseau vient glorifier le célèbre général en chef de l'armée chrétienne, le prince Eugène. C'est celui-ci, dont la glorification semble être le motif principal de notre ode, comme il n'est pas à douter en général, que Rousseau aimait à chanter dans ses odes profanes les exploits d'un seul homme, surtout de celui, dont il se croyait être le favori. Et c'est pourquoi il ne s'élève pas dans notre ode au point de vue de généraliser les sentiments, que le sujet devait lui inspirer.

S'il est vrai, que l'unité de l'ode, qui consiste en ce qu'il y règne constamment un sentiment principal, est nécessaire, on ne remarque dans notre ode cette unité que dans les louanges du génie et de la bravour d'Eugène. Mais on trouve, qu'il y manque d'élévation à des idées universelles, que cette unité n'est pas la source, d'où découlent les idées de la liberté ou à laquelle se rapportent les idées de la délivrance des peuples asservis.

Dès la IXe strophe notre ode n'est qu'une description de la bataille d'un bout à l'autre; mais elle est pleine de feu et de rapidité la plus entraînant: la critique la plus sévère n'y pourrait presque rien reprendre.

Il s'ensuit donc des observations, que nous venons de faire sur le sujet traité par Rousseau dans l'ode sur la bataille de Pétervaradin, que cette ode n'est qu'une simple description de bataille, qui sert au poète à célébrer le Prince Eugène.

Sans vouloir au pouvoir nier, que ce prince ait été le digne objet des louanges poétiques, je ne crains pas de porter un jugement trop sévère, si je prétends, que Rousseau a mal conçu son sujet, en manquant de s'élever aux idées supérieures et sublimes, que la bataille de Pétervaradin devait lui inspirer.

Nous verrons, comme la manière, dont Victor Hugo traite son sujet dans l'ode sur la bataille de Navarin, est différente de celle, qui est employée par Rousseau.

L'insurrection des Grecs contre la barbarie turque, qui se fit dès 1820, semblait menacée d'aller se perdre avec la nation même dans l'abîme de la tyrannie musulmane et de n'être qu'un dernier épisode un peu long de ses tristes annales. L'armée égyptienne avait occupé le sol presque entier de la Morée. Tout périssait ou fuyait. Le fanatisme mohamétan s'acharna sur la Grèce malheureuse avec la plus grande fureur. Malgré l'héroïsme des Grecs aucun signe de salut ne se leva sur l'horizon chrétien. La diplomatie voyage et délibère; rien ne se fait de décisif pour la Grèce; cependant le sang coule, le sacrifice s'achève; la faim, la misère, le sabre des Turcs moissonnent cette nation, coupable d'avoir osé revivre au christianisme et à la liberté. Il est vrai, partout dans l'Europe la pitié publique se manifesta; des aumônes furent réunies; des secours furent envoyés. Enfin la misère de ce peuple mourant étant parvenu à son comble, les trois grandes puissances de l'Europe s'allièrent pour rendre la paix aux Chrétiens échappés à six ans de guerre et de massacre. Mais toutes les propositions de paix furent dédaigneusement rejetées par l'empire ottoman. Alors la flotte réunie des Français, des Anglais et des Russes partit pour la Morée et détruisit presque entièrement la marine turque à la bataille de Navarin. C'est par cette vic-

toire glorieuse, que l'insolence des Turcs fut rompue et que la liberté des Grecs asservis depuis trois siècles sous le joug barbare des infidèles, fut rétablie.

Qui est ce qui pourra s'étonner de ce que l'enthousiasme, produit par cette victoire dans toute l'Europe, engagea le jeune Victor Hugo à accueillir ce grand événement comme sujet de sa muse lyrique. La disposition du sujet chez Victor Hugo est vraiment superbe.

Le poème se divise en sept parties, dont chacune contient une autre idée, mais elles se rapportent toutes à l'idée principale, à l'idée de la liberté rendue à la Grèce.

Dans la première partie le poète déplore, que Canaris, sous le commandement duquel tant de navires turcs avaient été détruits et qui avait été jusqu'alors la terreur des Turcs sur la mer, a manqué au combat de Navarin.

Mais „console-toi,“ dit-il au commencement du chant second, „console-toi, la Grèce est libre, la France combat; le sort change.“ Alors ils dépeint des couleurs les plus touchantes la misère, que la pauvre Grèce, la patrie des plus grands hommes, a soufferte de la tyrannie des Turcs.

„Mais enfin“ — c'est ainsi, que le poète continue dans le chant troisième.

Quoi donc enfin? demandera-t-on. On pourrait croire, que le poète disait: „Enfin le combat commence.“ Pas du tout. Pour exagérer encore davantage l'attention du grand moment, il décrit parfaitement le champ de bataille et les préparatifs qui se font du côté des deux flottes.

C'est le chant quatrième, qui entre enfin dans la mêlée du combat d'une manière, que l'on croit voir de ses propres yeux les détails de la lutte horrible.

Dans le chant suivant le poète se met à faire des réflexions lyriques sur le spectacle effroyable d'un combat de mer; mais l'imagination du poète tout enthousiasmé l'entraîne de nouveau sur le champ de bataille et il finit par la description de la défaite entière de la flotte des Turcs.

Le chant sixième ne contient que des exclamations de joie sur la destruction de la flotte turque. Cependant ces exclamations semblent être ramassées et surchargées excessivement par l'énumération du pêle-mêle détaillé des navires turcs.

La perfection la plus parfaite et l'enthousiasme lyrique le plus brillant se montre enfin dans le chant dernier. C'est ici, que toutes les idées, qui ont saisi l'âme du poète, se trouvent concentrées, de manière que ce seul chant nous paraît être un ensemble plein de verve et de beauté lyrique. Le poète nous met aux yeux encore une fois l'armée du sultan défaite et dispersée par la bravoure des marins chrétiens; il pousse des cris de joie à cause de la victoire du vrai Dieu sur le faux prophète; il est tout enchanté de ce que la pauvre Grèce est vengée enfin de ses tyrans. Il est naturel, que le poète, tout ému d'enthousiasme de ce que ce peuple, oublié si longtemps est resuscité pour l'histoire, se répand en réflexions lyriques sur la misère immense, que les Grecs ont soufferte sous la barbarie turque. Il y touche et stigmatise même la politique des princes européens, dont la tolérance inconcevable avait paru promulguer hautement, que la religion, la justice, l'humanité n'étaient que de vains mots. Cependant cette juste plainte n'arrête pas longtemps l'âme du poète: l'idée de la liberté recouvrée à la Grèce l'engage à faire éclater la gloire des trois princes, qui s'étaient alliés pour

sauver un peuple, dont la destruction achevée aurait flétri à jamais leur époque. Après avoir témoigné les sentiments de salut, dus aux princes alliés, le poète adresse les invectives les plus dures contre l'Autriche, de ce qu'elle, au lieu de se ranger de côté de l'armée alliée, avait gardé le système d'immobilité politique.

„Rouvre les yeux, regarde, Autriche a bâtarde.“ s'écrie le poète à la fin du poème, en se souvenant des victoires glorieuses, que l'Autriche a remportées autrefois sur les Turcs, lorsqu'il s'agissait de sa propre existence. —

L'analyse du poème, que nous venons de faire, fait sauter aux yeux, que la disposition de Victor Hugo est bien différente de celle de J. B. Rousseau. Nous avons déjà dit, que l'ode de J. B. Rousseau n'est qu'une description de la bataille d'un bout à l'autre, entremêlée adroitement des louanges du prince Eugène, sans que le poète s'élève à des idées politiques ou religieuses, que l'importance de la bataille pouvait lui inspirer. Le poète y manque d'idées, de sentiment, d'enthousiasme; il y est plutôt poète de profession que d'inspiration.

Mais laissons parler Rousseau lui-même dans une lettre que nous trouvons citée par M. St. Beuve: „Critiques et portraits“ T. 1 p. 188. „C'est l'expression seule, dit-il, qui fait le poète et non pas la pensée, qui appartient au philosophe ou à l'orateur. — Sapienti sat —

Quelles richesses d'idées au contraire, et en même temps, quelle heureuse disposition, que nous rencontrons dans l'ode de Victor Hugo!

Le poète commence par individualiser la foule de pensées, qui l'émeuvent en touchant la lyre pour chanter la grande victoire de la chrétienté sur les tyrans infidèles d'un peuple, dont toute l'Europe ressentait la misère et il finit par faire éclater avec le plus grand enthousiasme l'idée générale de la liberté des Grecs, rétablie par la France, l'Angleterre et la Russie.

L'idée principale de l'ode chez Victor Hugo, c'est l'effet de la victoire elle-même; c'est la gloire des nations, qui l'ont remportée; les personnes disparaissent devant la vive imagination du poète, qui embrasse avec ardeur la grandesse et la sublimité de son sujet.

Victor Hugo devait être inspiré d'un plus grand enthousiasme par la victoire de Navarin, que Rousseau ne pouvait l'être par l'éclat de la victoire de Pétervaradin, parce que ce fut la patrie du premier, laquelle avait grand part à la victoire de Navarin, au lieu que ce fut l'Autriche, dont le poète français Rousseau s'était proposé de chanter la victoire.

Il faut ajouter, que la victoire de Navarin, en rétablissant la liberté d'un peuple, déploré de toute l'Europe, était beaucoup plus capable d'inspirer le poète, que la victoire de Pétervaradin, qui n'avait d'autre effet, que d'avoir repoussé l'invasion des Turcs d'un pays, dont l'Autriche à peu-près seule était intéressée.

Cependant, quoiqu'il en soit, il est clair, qu'à l'égard de concevoir et d'exécuter le sujet, Victor Hugo est bien supérieur à Rousseau. Mais, oppose-t-on peut-être, la politique et la morale ne doivent pas entrer dans la poésie lyrique si fréquemment, comme nous en rencontrons l'emploi dans l'ode de Victor Hugo.

Au contraire, c'est justement la raison, qui l'a fait surpasser dans nos yeux celle de Rousseau. Les traits politiques chez Victor Hugo sortent rapidement de l'inspiration même qui meut le poète, et du sujet qu'il traite, mais jamais ils ne sont le sujet même.

C'est ainsi, qu'il faut être permis à la morale et à la politique, de trouver place dans la poésie: cette place doit toujours être subordonnée au genre de l'ouvrage et à son premier objet, et celui de la poésie lyrique est de plaire à l'imagination et d'émouvoir le cœur. Or, qui est ce qui après avoir lu l'ode de Victor Hugo, puisse soutenir, que les réflexions morales ou politiques, qui s'y trouvent entremêlées çà et là, ne contribuent pas très-bien à enflammer l'imagination et à émouvoir le cœur?

C'est dans cette manière de traiter le sujet, que se manifeste en partie le principe de l'école romantique en France, qui professe selon Démogeot: „Histoire de la littérature, p. 572, le culte universel du beau, sans égard pour les usages et les modèles du passé“ et qui est tout différent de celui de J. B. Rousseau, en tout imitateur de l'antiquité gréco-romaine. Passons maintenant à comparer la forme des deux odes.

Nous avons observé, que le traitement du sujet dans l'ode de Victor Hugo nous semble avoir quelque chose de romantique. C'est toute la même chose, qu'il faut dire du style et du langage. Quoiqu'il n'y ait rien, en effet, qui ait fait naître des opinions si différentes que l'explication du mot: „romantique,“ je suis de l'avis, que ce qui caractérise l'école romantique en France, c'est l'exclusion du style hérissé de grec et de latin, c'est l'exclusion des divinités mythologiques, s'est la substitution des croyances chrétiennes à celles du paganisme, s'est le choix de tableaux empruntés aux moeurs de la société actuelle.

En adoptant le romantisme ainsi entendu, nous avons toute la différence, qui existe entre la composition formale de l'ode de Victor Hugo et de celle de Rousseau.

En s'arrêtant toujours dans les limites, que l'art poétique avait tracée d'après les modèles de l'antiquité gréco-romaine, Rousseau repoussait les impressions et les inspirations de la vie habituelle.

Il se tient aux strophes de Malherbe, il rime avec soin, mais c'est presque toujours aux dépens du sens et de la précision; il ramasse des épithètes et des périphrases, d'où il vient, que ses odes fourmillent de banalités de „redoutable, formidable, effroyable, de terrible, horrible, de terreur, fureur, horreur“. C'est en copiant ou travestissant les modèles antiques, qu'il emploie un système d'allégorisation, qui ne va à rien moins, qu'à mettre „Bellone“ pour la divinité de guerre.

Tous ces attirails peuvent bien être des déclamations ingénieuses, mais ce n'est pas la vraie poésie, celle, qui va à l'âme.

Néanmoins il faut avouer, que Rousseau a apporté dans presque toutes ses odes et surtout dans celle, dont il s'agit dans notre dissertation, une grande verve et une sorte d'harmonie pompeuse. C'est pourquoi nous n'aimons guère à consentir au jugement de M. St. Beuve, qui prétend, que nul défaut n'y manque.

Une langue vivante est à tout temps soumise à des modifications considérables, qui ne se manifestent que peu à peu, d'où il résulte, que les défauts et les négligences d'un poète exigent la plus grande indulgence du critique. Victor Hugo, l'interprète fidèle des idées, des moeurs, des goûts, des besoins de la société actuelle, témoigne dans tout ce qui se rapporte à la forme de ses poésies lyriques, les principes du romantisme. Le mouvement violent, dont il est emporté en chantant le grand événement de la bataille de Navarin, ne le

laisse pas s'inquiéter des règles prescrites par l'art poétique; il partage son chant en sept romances, dont chacune est entraînant par la variation du rythme analogue aux idées qu'elle embrasse. Le style est magnifique, quelquefois sublime; nous ne rencontrons nulle part des allégories ni des images tirées des anciens; le poète ne peint que ce qu'il sent; il ne décrit que ce qu'il voit, mais avec une élégance, avec une noblesse et avec une richesse du langage, qui le rendent propre aux plus grands effets de la poésie.

Il serait trop long de parcourir en détail toutes les beautés des constructions et tournures extraordinaires et des descriptions brillantes. Cependant nous nous permettons de remarquer, qu'outre les grandes beautés il y a aussi des défauts dans le poème sur la bataille de Navarin. Victor Hugo, partant du principe, que le vrai et le beau, que l'art consiste dans l'imitation de la nature, telle qu'elle est, qu'il n'y a d'autre règle de style, que l'inspiration et le génie, remplace trop souvent les périphrases par la simplicité du terme propre; il se permet d'employer sans nécessité des mots de nouvelle fabrique; il abonde quelquefois en descriptions; il peint les objets jusqu'aux détails les plus minutieux; en un mot, il porte le caractère du romantisme trop loin, de manière qu'il fatigue et choque le lecteur. Que dirons-nous du chant dixième, où il est pour la notion „navire“ vingt significations différentes, compilées de toutes les langues possibles?

Il n'entre pas dans notre plan de nous étendre largement sur les excès du romantisme; il suffit d'avoir indiqué, qu'il ne manque pas de défauts.

Nous espérons, qu'il apparaît de notre dissertation, que la différence, qui existe entre l'ode de J. B. Rousseau sur la bataille de Pétervaradin et entre la *Vième Orientale* de Victor Hugo sur la bataille de Navarin n'est presque autre chose, que la différence entre le classicisme et le romantisme.

Il faut trouver, ce me semble, le juste milieu entre ces deux principes, pour élever la poésie lyrique au plus haut degré de perfection.



Ci-joint les deux odes, dont il s'agit dans la dissertation précédente.

ODE

sur la bataille de Péterwaradin,
par J. B. Rousseau.

*Ainsi le glaive fidèle
De l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur,
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ses soldats égorgés
De la fidèle Judée,
Par ses armes obsédée,
Couvrir ses champs saccagés.*

*Où sont ces fils de la terre
Dont les fières légions
Devoient allumer la guerre
Au sein de nos régions?
La nuit les vit rassemblées;
Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruisseaux
Qui, goulés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.*

*Déjà ses monstres sauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchaient le long des rivages
Du Danube épouvanté:
Leur chef, guidé par l'audace,
Avait épuisé la Thrace
D'armes et de combattants,
Et des bornes de l'Asie
Jusqu'à la double Mésie
Conduit leurs drapeaux flottants.*

*A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons
L'infatigable Tartare
Joint encore ses pavillons.
C'en est fait; leur insolence
Peut rompre enfin le silence:
L'effroi ne les retient plus:
Ils peuvent, sans nulle crainte,
D'une paix trompeuse et feinte
Briser les noeuds superflus.*

*C'est en vain, qu'à notre vue
Un guerrier, par sa valeur,
De leur attaque imprévue
A repoussé la chaleur:
C'est peu qu'après leur défaite
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis
Ait, avec sa renommée,
Consacré dans leur armée
La honte de leurs spahis.*

*Ils s'aigrissent par leurs pertes:
Et déjà de toutes parts
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez, troupe meurtrière;
La nuit, qui, dans sa carrière
Fait à pas précipités,
Va bientôt laisser éclore
De votre dernière aurore
Les foudroyantes clartés.*

*Un prince dont la génie
Fait le destin des combats
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos états:
Il tient cette même foudre
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux
Où, par vingt mille victimes,
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux.*

Hé quoi! votre ardeur glacée
Délibère à son aspect!
Ah! la saison est passée
D'un orgueil si circonspect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées:
Eugène est prêt d'avancer:
Il vient, il marche en personne;
Le jour luit; la charge sonne;
Le combat va commencer.

Wirtemberg, sous sa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déjà certain de leur fuite
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un même ordre en flamme
Parmi les feux et la flamme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos soldats, dans la tempête,
Par cette exemple affermis,
Sans crainte exposent leur tête
A tous les feux ennemis;
Et chacun, malgré l'orage
Suivant d'un même courage
Le chef présent en tous lieux,
Plein de joie et d'espérance,
Combat avec bassurance
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur redoublée
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de sanglants lauriers!
O héros à qui la gloire
D'une si belle victoire
Doit son plus ferme soutien,
Que ne puis-je, dans ces rimes
Consacrant vos noms sublimes,
Immortaliser le mien!

*Maïs quel désordre incroyable
Parmi ses corps séparés
Grossit la nue effroyable
Des ennemis rassurés?
Près de leur moment suprême,
Ils osent, en fuyant même,
Tenter de nouveaux exploits :
Le désespoir les excite ;
Et la crainte ressuscite
Leur espérance aux abois.*

*Quel est ce nouvel Alcide
Qui seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts ?
A peine un fer détestable
Ouvre son flanc redoutable,
Son sang est déjà payé ;
Et son ennemi, qui tombe,
De sa troupe qui succombe
Voit fuir le reste effrayé.*

*Eugène a fait ce miracle ;
Tout se rallie à sa voix :
L'infidèle, d ce spectacle,
Reculé encore une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monstres pleins de rage
Soutient le dernier effort,
D'un air, que Bellone avoue
Les poursuit et les dévoue
Au triomphe de la mort.*

*Tout fuit, tout cède à nos armes
Le visir, percé de coups,
Va, dans Belgrade en alarmes,
Rendre son âme en courroux :
Le camp s'ouvre ; et ses richesses,
Le fruit des vastes largesses
De cent peuples asservis,
Dans cette nouvelle Troie
Vont être aujourd'hui la proie
De nos soldats assouvis.*

*Rendons aux Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchants;
Que ces voûtes parfumées
Retentissent de nos chants :
Et lorsqu'envers sa puissance
Notre humble reconnaissance
Aura rempli ce devoir,
Marchons, pleins d'un nouveau zèle
A la victoire nouvelle
Qui flatte encore notre espoir.*

*Temesvar, de nos conquêtes,
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil :
Par toi seul, prince invincible,
Ce rempart inaccessible
Pouvait être renversé :
Va, par son illustre attaque,
Rompre les fers du Vallaque
Et du Hongrois oppressé.*

*Et toi, qui, suivant les traces,
Du premier de tes ayeux,
Epreuves, par tant de grâces,
La bienveillance des cieux,
Monarque aussi grand que juste
Reconnais le prix auguste
Dont le monarque des rois
Paie avec tant de clémence
Ta piété, ta constance,
Et ton zèle pour ses lois.*



ORIENTALE CINQUIÈME,

par Victor Hugo.

Navarin.

Hélas! hélas! nos vaisseaux,

Hélas! hélas! sont détruits!

Eschyle. Les Perses.

*Canaris! Canaris! pleure! cent vingt vaisseaux!
Pleure! une flotte entière! — Où donc, démon des eaux,
Où donc était ta main hardie!
Se peut-il que sans toi l'Ottoman succombât,
Pleure comme Crillon exilé d'un combat:
Tu manquais à cette incendie!*

*Jusqu'ici quand parfois la vague de tes mers
Soudain s'ensanglantait, comme un lac des enfers
D'une lueur large et profonde,
Si quelque lourd navire éclatait à nos yeux,
Couronné tout à coup d'une agrette de feu,
Comme un volcan s'ouvrant dans l'onde;*

*Si la lame roulait tourbans, sabres courbés,
Voiles, tentes, croissant des mats rompus tombés,
Vestiges de flotte et d'armée,
Pelisses de visir, sayons de matelots
Rebuts stigmatisés de la flamme et des flots
Blancs d'écume et noirs de fumée;*

*Si partait de ses mers d'Égine et Jolchos
Un bruit d'explosion, tonnant dans milles échos,
Et roulant au loin dans l'espace,
L'Europe se tournait vers le rouge Orient;
Et, sur la poupe assis, le rocher souriant
Disait: — C'est Canaris qui passe!*

*Jusqu'ici, quand brûlaient au sein des flots fumants
Les capitans-pachas avec leur armements,
Leur flotte dans l'ombre engourdie,
On te reconnaissait à ce terrible jeu;
Ton brûlot expliquait tout ces vaisseaux en feu;
Ta torche éclairait l'incendie!*

*Mais pleure aujourd'hui, pleure, on s'est battu sans toi!
Pourquoi, sans Canaris, sur ces flottes, pourquoi
Porter la guerre et ses tempêtes?
Du Dieu qui garde Hellé n'est-il plus le bras droit?
On aurait dû l'attendre! Et n'est-il pas de droit
Convive de toutes ces fêtes?*

II.

*Console-toi: la Grèce est libre.
Entre les bourreaux, les mourants
L'Europe a remis l'équilibre;
Console-toi: plus de tyrans!
La France combat: le sort change.
Souffre que sa main qui vous venge
Du moins te dérobe en échange
Une feuille de ton laurier.
Grèce de Byron et d'Homère
Toi, notre soeur, toi, notre mère
Chantez! si votre voix amère
Ne s'est pas éteinte à crier.*

*Pauvre Grèce! qu'elle était belle
Pour être couchée au tombeau!
Chaque visir, de la rebelle
S'arrachait un sacré lambeau.
Où la fable mit ses Ménades,
Où l'amour eut ses sérénades,
Grondaient ses sombres canonnades.
Sapant les temples du vrai Dieu;
Le ciel de cette terre aimée
N'avait, sous sa voûte embaumée,
De nuages que la fumée
De toutes ses villes en feu.*

*Voilà six ans, qu'ils l'ont choisie!
Six ans qu'on voyait accourir
L'Afrique au secours de l'Asie
Contre un peuple instruit à mourir!
Ibrahim, que rien ne modère,
Vole de l'Isthme au Belvédère,*

*Comme un faucon qui n'a plus d'aire
Comme un loup qui règne au bercail;
Il court où le boutin le tente
Et, lorsqu'il retourne à sa tente
Chaque fois sa main dégouttante
Jette des têtes au sérail!*

III.

*Enfin! — C'est Navarin, la ville aux maisons peintes,
La ville au dôme d'or, la blanche Navarin,
Sur la colline assise entre les térébinthes,
Qui prête son beau golfe aux ardentes étreintes
De deux flottes heurtant leurs carènes d'arain.*

*Les voilà toutes deux: — La mer en est chargée,
Prête à noyer leur feu, prête à boire leur sang.
Chacune par son dieu semble au combat rangée;
L'une s'étend en croix sur les flots allongée;
L'autre ouvre ses bras lourds et se courbe en croissant.*

*Ici l'Europe: enfin l'Europe qu'on déchaîne!
Avec ses grands vaisseaux voguant comme des tours.
Là l'Égypte des Turcs, cette Asie africaine,
Ces vivaces forbans, mal tués par Duquesne
Qui mit en vain le pied sur ces nids de vautours!*

IV.

*Écoutez! — le canon gronde.
Il est temps qu'on lui réponde.
Le patient est fort.
Éclatent donc les bordées!
Sur ces nef's intimidées
Frégates, jetez la mort!
Et qu'au souffle de vos bouches,
Fondent ces vaisseaux farouches,
Broyés aux rochers du port.*

*La bataille enfin s'allume:
Tout à la fois tonne et fume.*

*La mort vole où nous frappons,
Là, tout brûlé péle-mêle.
Ici, court le brulot frêle,
Qui jette aux mâts ses crampons,
Et, comme un chacal dévore
L'éléphant, qui lutte encore
Ronge un navire à trois pont.*

— *L'abordage! l'abordage!* —
*On se suspend au cordage;
On s'élançe des haubans.
La poupe heurte la proue.
La mêlée a dans sa roue
Rameurs courbés sur leurs bancs,
Fantassins pleurant la terre
L'épée et le cimenterre,
Les casques et les turbans!*

*La vuergue aux vergues s'attache;
La torche insulte à la hache;
Tout s'attaque en même temps.
Sur l'abîme la mort nage
Épouvantable carnage!
Champs de bataille flottants,
Qui, battus de cent volées
S'écroutent sous la mêlées,
Avec tous leurs combattants.*

V.

*Lutte horrible! Ah! quand l'homme, à l'étroit sur la terre
Jusque sur l'Océan précipite la guerre
Le sol tremble sous lui, tandis qu'il se débat.
La mer, la grande mer joue avec ses batailles.
Vainqueurs, vaincus à tous elle ouvre ses entrailles:
Le naufrage éteint le combat.*

*O spectacle! Tandis que l'Afrique grondante
Bat nos puissants vaisseaux de sa flotte imprudente
Qu'elle épuise à leurs flancs sa rage et ses efforts,
Chacun d'eux, géant fier, sur ses hordes bruyantes,*

*Ouvrant à temps égaux ses gueules foudroyantes,
Vomit tranquillement la mort de tous ses bords!*

*Tout s'embrase: voyez! l'eau de cendre est semée,
Le vent aux mâts en flamme arrache la fumée,
Le feu sur les tillacs s'abat en ponts mouvants.
Déjà brûlent les nef: déjà, sourde et profonde,
La flamme en leurs flancs noirs ouvre un passage à l'onde
Déjà, sur les ailes des vents,*

*L'incendie, attaquant la frégate amirable,
Déroule autour des mâts son ardente spirale,
Prend les marins hurlants dans ses brûlants réseaux,
Couronne de ses jets la poupe inabordable,
Triomphe, et jette au loin un restet formidable
Qui tremble, élargissant ses cercles sur les eaux!*

VI.

*Où sont, enfants du Caire
Ces flottes, qui naguère
Emportaient à la guerre
Leurs mille matelots?
Ces voiles, où sont-elles,
Qu'armaient les infidèles
Et qui prêtaient leur ailes
A l'ongle des brûlots?*

*Où sont tes mille antennes
Et tes hunes hautaines,
Et tes fiers capitaines
Armada du sultan?
Ta ruine commence
Toi qui, dans ta démence
Battais les mers, immense
Comme Léviathan!*

*Le capitain qui tremble
Voit éclater ensemble
Ces chébecs qui rassemble
Alger et Tetuan.*

*Le feu vengeur embrasse
Son vaisseau dont la masse
Soulève, quand il passe
Le fond de l'Océan.*

*Sur les mers irritées
Dérivent demâtées,
Nefs par les nefs heurtées,
Yachts aux mille couleurs
Galères capitanes
Gaiques et tartanes
Qui portaient aux sultanes
Des têtes et des fleurs!*

*Adieu, sloops intrépides
Adieu, jonques rapides
Qui sur les eaux limpides
Berçaient les icoglans!
Adieu, la goëlette
Dont la vague reflète
Le flamboyant squelette
Noir dans les feux sanglants!*

*Adieu la barquarolle
Dont l'humble banderole
Autour des vaisseaux vole
Et qui, peureuse, fuit,
Quand du souffle des brises
Les frégates surprises
Gonflant leurs voiles grises
Déferlent à grand bruit!*

*Adieu, la caravelle
Qu'une voile nouvelle
Aux yeux de loin révèle;
Adieu, le dogre ailé,
Le brick, dont les amures
Rendent de sourds murmures
Comme un amas d'armures
Par le vent ébranlé.*

*Adieu, la brigantine
Dont la voile latine*

*Du flot qui se mutine
Fend les vallons amers !
Adieu la balancelle
Qui sur l'onde chancelle,
Et, comme une étincelle
Luit sur l'azur des mers !*

*Adieu, lougres difformes,
Galéasses énormes,
Vaisseaux de toutes formes,
Vaisseaux de tous climats !
L'yole aux triples flammes,
Les mahonnes, les prames,
La felouque à six rames,
La polacre à deux mâts !*

*Chaloupes canonnières,
Et lanches marinières,
Où flottaient les bannières
Du pacha souverain !
Bombardes que la houle,
Sur son front qui s'écoule,
Soulève, emporte et roule
Avec un bruit d'airain !*

*Adieu, ces nefes bizarres
Caraqes et gabarres,
Qui de leurs cris barbares
Troublaient Chypre et Dèlos !
Que sont donc devenues
Ces galères chenues ?
La mer les jette au nues,
Le ciel les rend aux flots.*

VII.

*Silence ! tout est fait : tout retombe à l'abîme.
L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.
Des vaisseaux du sultan les flots se sont joués.
Quelques uns, bricks rompus, prames désemparées,
Comme l'algue des eaux qu'apportent les marées,
Sur la grève noircie expirent échoués.*

*Ah c'est une victoire! — Oui, l'Afrique défaite
Le vrai Dieu sous ses pieds foulant le faux prophète,
Les tyrans, les bourreaux criant grâce! à leur tour,
Ceux qui meurent enfin sauvés par ceux qui règnent,
Hellé lavant ses flancs qui saignent
Et six ans vengés dans un jour!*

*Dépuis assez longtemps les peuples disaient: — Grèce!
„Grèce! Grèce! tu meurs. Pauvre peuple en détresse
„A l'horizon en feu chaque jour tu décrois.
„En vain, pour te sauver, patrie illustre et chère,
„Nous éveillons le prêtre endormi dans sa chaire;
„En vain nous mendions une armée à nos rois.*

*„Mais les rois restent sourds, les chaires sont muettes,
„Ton nom n'échauffe ici, que des coeurs de poètes.
„A la gloire, à la vie on demande tes droits?
„A la croix grecque, Hellé, ta valeur se confie
„C'est un peuple qu'on crucifie!
„Qu'importe, hélas! sur quelle croix?*

*„Tes dieux s'en vont aussi. Parthénon, Propylées,
„Murs de Grèce, ossements des villes mutilées,
„Vous devenez une arme aux mains des mécréants.
„Pour battre ses vaisseaux du haut des Dardanelles,
„Chacun de vos débris, ruines solennelles,
„Donne un boulet de marbre à leurs canons géants!“*

*Qu'on chante cette plainte en joyeuse fanfare;
Une rumeur surgit de l'Isthme jusqu'au Phare.
Regardez ce ciel noir plus beau qu'un ciel serein.
Le vieux colosse turc sur l'Orient retombe.
La Grèce est libre, et dans la tombe
Byron applaudit Navarin.*

*Salut donc, Albion, vieille reine des ondes!
Salut, aigle des Czars, qui planes sur deux mondes!
Gloire à nos fleurs de lis, dont l'éclat est si beau!
L'Angleterre aujourd'hui reconnaît sa rivale.
Navarin la lui rend. Notre gloire navale
A cet embrasement rallume son flambeau.*

*Je te retrouve, Autriche! Oui, la voilà, c'est elle!
Non pas ici, mais là, — dans la flotte infidèle.
Parmi les rangs chrétiens en vain on te chercha.
Nous surprenons, honteuse et la tête penchée,
Ton aigle au double front cachée
Sous les crinières du pacha!*

*C'est bien ta place, Autriche! — On te voyait naguère
Briller près d'Ibrahim, ce Tamerlan vulgaire:
Tu dépouillais les morts, qu'il foulait en passant;
Tu l'admirais, mêlée aux eunuques serviles,
Promenant au hasard sa torche dans les villes,
Horrible, et n'éteignant le feu qu'avec du sang.*

*Tu préférerais ses feux aux clartés de l'aurore.
Aujourd'hui qu'à leur tour la flamme enfin dévore
Ses noirs vaisseaux, vomis des ports égyptiens,
Rouvre les yeux, regarde, Autriche abâtardie!
Que dis-tu de cet incendie?
Est-il aussi beau que les siens?*

Novembre 1827.

